

Philippe Bagarry

À propos d'un cas de psychose infantile.

Je voudrais parler d'un cas de psychose infantile chez un enfant âgé maintenant de 10 ans et que je suis à mon cabinet de psychiatre depuis 6 ans environ.

Cabinet de psychiatre et non d'analyste, ce qui a motivé la consultation des parents, et de l'enfant, sur la demande de leur médecin.

Demande bien tardive. En effet, à propos de cet enfant né en juin 84 qui présentait, lorsque je le vois pour la première fois en novembre 87, tous les phénomènes habituels de l'autisme.

D'emblée, la demande est donc médicalisée : feuille de remboursements - demande des 100% - demande de prise en charge par la COTOREP - allocations pour enfant handicapé - demande d'examens neurologiques spécialisés - scanner - électroencéphalogramme jusque et y compris consultation chez un *O.R.L. pour surdité éventuelle*.

La prise en charge sera donc plutôt au début sur le mode d'une thérapie familiale se poursuivant longtemps dans des entretiens avec la mère et l'enfant ensemble, le père ayant rapidement renoncé à participer à ces séances dont il pense qu'elles ne servent à rien, persuadé qu'une bonne éducation devrait venir à bout des caprices, dit-il, de cet enfant.

Je dis cela pour montrer les ennuis et les tâtonnements en général, de ma place, dans le transfert pour cet enfant. Erreur qui a consisté à donner prise, non seulement au roman familial mais aussi à l'injection de *sens* mis par la mère pour expliquer les *phénomènes* de son fils prénommé Fabrice.

Cet enfant de sexe m  le, au grand désespoir de sa mère, arrive dans cette famille sept ans après le décès d'une soeur qui avait alors, elle-même, sept ans, et prénommée *Sandrine*, décès survenu dans un accident de voiture le jour de *Pâques*, à la suite duquel la mère s'est retrouvée dans une ambulance avec son mari

polyfracturé et sa petite fille morte désarticulée en morceaux, dit-elle, dans un sac *plastique bleu sous ses yeux*.

Il n'y a pas eu d'autre enfant dans cette famille constituée :

- Par un père âgé de plus de 20 ans que sa femme (et ayant lui-même deux enfants) qui porte un nom équivoquant avec Dieu

- Par une mère eurasienne, dont le père vietnamien a pour nom un mot qui évoque la femme et la chute, qui est en France depuis 1945 *sans identité*, ni français, ni vietnamien, et dont la mère, dont le nom évoque une grande fête religieuse, a vécu toute sa vie avant son mariage dans un lieu très chic de la couronne parisienne, lieu qu'elle appelle le Paradis ou le Paradou.

Cette mère eurasienne, mère de Fabrice donc, se prénomme Marie-France, fait suite dans sa fratrie à une petite fille décédée à l'âge de 15 jours et prénommée également Marie-France, et précède un frère Georges Louis éloigné d'emblée par leur mère chez une tante dans le Nord de la France.

D'autre part, le père vietnamien de Marie-France (mère de Fabrice) est décédé peu de temps avant la naissance de Sandrine (soeur de Fabrice) ; décès à la suite duquel la mère de Fabrice s'est trouvée dans l'impossibilité de *faire le deuil* : elle voulait rejoindre son père toutes les nuits, dit-elle, mais elle n'a pas fait véritablement une tentative de suicide.

La mère de Fabrice me dira plus tard qu'elle a aimé passionnément à l'âge de 17 ans un jeune homme, mais elle n'a pu affronter la colère de ses parents en osant le suivre.

Trois ans après cette séparation, elle rencontre le père de Fabrice âgé de plus de 20 ans qu'elle, qui lui, est accepté par sa mère à elle, laquelle a eu la garde des enfants de son premier mariage (père de Fabrice dont elle dit n'avoir jamais eu *aucun désir* pour lui).

Il est à noter que sa mère à elle lui a tenu le même discours ; à savoir qu'elle a aimé en 1944 un homme, dont on ne sait s'il n'a pas disparu dans une rafle faite par la Gestapo, avec d'autres jeunes qui auraient été fusillés (les familles de ces derniers ayant caché des aviateurs anglais). Après cela en 1945, elle rencontrera et épousera le père vietnamien de Marie-France, qui était un artiste peintre reconnu : *Peinture sur soie*.

Pourquoi l'irruption d'une psychose dans cette famille ?

N'importe quel névrosé a la même histoire, m'a fait remarquer récemment le psychiatre directeur de l'hôpital de jour où Fabrice se rend depuis un an à raison de deux fois par semaine.

Que dit la mère de Fabrice :

1) Elle n'a pas voulu de Fabrice quand elle a appris qu'elle était enceinte et qu'elle pouvait ne plus pouvoir l'être, elle a tout cassé dans sa colère ce qui était à sa portée dans sa maison.

2) Elle aurait voulu et accepté, à la rigueur, une fille pour remplacer Sandrine. Elle a tout conservé de Sandrine, chambre, meubles, vêtements, photos, et elle ne supportait pas qu'un enfant vienne prendre sa place. J'avais peur, dit-elle, de ne pas aimer cet enfant à venir.

3) D'emblée, elle dit que Fabrice est la *Réincarnation* de sa soeur Sandrine. Elle en est persuadée s'appuyant en cela sur la religion bouddhiste de son père, elle qui a été élevée dans la religion catholique.

4) *Fabrice ne parle pas*, dit-elle, mais il devine tout ce que je pense avant même que je ne parle. Je devine aussi ce qu'il pense, on n'a pas besoin de se parler, on se comprend sans se parler.

5) Elle insiste sur l'accident de voiture où est morte Sandrine, c'est ça le centre de la vie de Fabrice pour elle. "Il ne regarde que ça à la télévision - voiture - moto - camion. Dès qu'un film montre un accident de voiture, il hurle on croirait qu'il va se pâmer."

6) Elle fait toujours le même rêve, elle cherche Sandrine dans le cimetière. Elle retrouve la tombe de son père, mais elle ne retrouve pas la tombe de Sandrine. Elle cherche Sandrine désespérément. Des fleurs blanches, lumineuses, "auréoles de blanc et de lumière", dit-elle lui indiquent enfin la tombe de Sandrine dont elle ne comprend pas qu'elle soit dans les anciennes tombes celles qui sont à *perpétuité* (au lieu des concessions perpétuelles). Au réveil, elle ne sait plus ce qui est de l'ordre du rêve, où est la réalité, et elle cherche partout dans la pièce, sans se rendre compte de rien, dit son mari, ils me l'ont prise, ça y est ils l'ont fait, ils me l'ont tuée,

sont les phrases qu'elle a dites lors de l'accident et qu'elle répète dans le rêve et dans la période crépusculaire qui suit.

Cela ne lui arrive plus depuis l'arrivée de Fabrice, dit-elle. Il n'y a que peu de temps que ces rêves sont réapparus mais moins angoissants.

7) Fabrice pour elle est malade de sa soeur. Hier, elle me dit : "J'ai pensé que Fabrice, aussi bizarre que ça puisse paraître, n'arrive pas à faire le deuil de sa soeur qu'il n'a pas connue, il ne veut s'habiller qu'en noir, ça doit être ça.

Ma mère a toujours pensé que Fabrice était un vaurien qu'il suffirait de le dresser. Elle est morte il y a deux mois suite à un alcoolisme très prononcé. Ma mère a toujours été très méchante avec moi, avec Fabrice, mais pas avec Sandrine qu'elle adorait."

Que dit le Père :

Fabrice joue la comédie, il suffirait de bien le punir, c'est un malin, un capricieux, il y a longtemps que j'ai compris son manège.

C'est tout. Le reste du temps, il boit beaucoup, ceci depuis six ans, date d'apparition d'un cancer à l'oesophage dont les multiples interventions et les chimiothérapies successives occupent toute son existence. Il ne supporte plus, dit-il, le comportement de son fils qui le pince, le mord, le brutalise et dont il a très peur.

Peur : c'est l'affect premier que Fabrice provoque dès que je le vois à la première consultation. Il ne me voit pas, il ne regarde rien, il se mord, il se griffe le visage, se cogne la tête sur les murs. Il se balance sans cesse en avant et en arrière dans ce mouvement particulier du corps et des mains qu'ont les enfants autistes.

Il ne parle pas et émet quelques sons. Il s'immobilise et s'arrête pour faire une *selle* dans ses couches qu'il ne quitte jamais depuis neuf ans.

À ce premier entretien, il ne fait que couper avec les doigts d'immenses bandelettes de papier, comme des momies dit le père, au point d'en être submergé.

Il frappe sur les murs de façon très précise, deux fois seulement sur les portes, le radiateur, sur tout ce qui peut résonner.

Il écoute le son provoqué par ces coups, il écoute le magnétophone de mon répondeur, il écoute tous les bruits, dit la mère. Il a très peur du bruit, il a une voiture à la main, voiture qu'il fait se déplacer rituellement sur son corps. Il évolue dans un monde de *signes* toujours extrêmement ritualisés.

Je ne veux pas décrire, dans le cadre de cet exposé, toutes ces années de travail avec Fabrice et sa mère.

Disons que j'ai engagé mon corps lui-même au point d'en être vraiment marqué pour que de, ce corps-à-corps entre la mère et l'enfant, puisse résulter une rencontre.

Il y a des résultats évidents de ce côté-là, mais nulle symbolisation du côté de Fabrice, aucune entrée dans le champ du langage.

Quelque chose a changé récemment et pourquoi :

Depuis un an environ, Fabrice me demandait de découper très soigneusement ses voitures dans les journaux. Il fallait que la coupure soit très précise suivant les limites du dessin. Il ne fallait surtout pas que le trait de coupure empiète sur le dessin de la voiture. Immédiatement une angoisse apparaissait avec émission d'une selle, Fabrice reprenait ensuite le morceau de papier obtenu pour le faire résonner à son oreille avec un bruit précis et modulé.

Il regardait ces photos découpées de voiture en les emmenant chez lui. Sa mère me dit qu'il les amasse dans des sacs empilés les uns dans les autres.

Était-ce une erreur :

- 1- d'accepter de découper *ses photos* moi-même,
- 2- de le laisser partir avec ces photos découpées,
- 3- d'accepter de reproduire cela à chaque séance.

Je pense que oui. Mais, chaque fois que j'ai émis un refus, l'irruption de la violence contre moi était telle de la part de Fabrice que j'acceptais.

Il a suffi que j'en parle en contrôle et que je réalise que je le maintiens à la place du persécuteur pour que la fois suivante je décide de ne plus découper, d'ailleurs de ne plus moufter du tout.

Fabrice va alors découper lui-même les photos de voiture, va accepter que le trait de coupure ne suive plus le contour du dessin, va découper d'autres images, va même découper des feuilles blanches après y avoir inscrit une trace au crayon écrite par lui. Le morceau obtenu peut, ou non, être frappé à son oreille ; mais surtout il le plie

et il le met dans sa poche. C'est vrai que, là aussi, je le laisse partir avec ces morceaux de papiers dans sa poche. Mais il y a, d'une part, séparation avec cet objet obtenu, d'autre part, des phonèmes nombreux qui apparaissent : V Ture - qui - coptère - Avion - Peu (Peugeot) - Fort - MV pour BMV.

Récemment, il laissera même les ciseaux pour prendre des images d'objets dans un loto d'enfants et il va nommer : appo (chapeau) teuil (fauteuil) sure (chaussures) hière (lumière) dodo (lit) pho (photos). Je l'arrête plus tard sur la photo d'un dinosaure qu'il sait nommer "saure", je réponds : oui, papa.

Ce qui est tout à fait important, c'est que la mère me dise qu'il accepte d'aller à la selle aux w.-c. et non plus dans la couche, témoignant que l'introduction dans le champ du langage avec séparation de l'objet qui en résulte, lui permet de se séparer de cet objet anal.

Que s'est-il passé alors :

1) Fabrice, réincarnation de sa soeur est pris *pour* la soeur par l'Autre (grand Autre : la mère tout aussi bien). C'est d'abord au lieu de l'Autre que le sujet est pris *pour* - nous dit Allouch dans son texte (*Littoral*, n° 21), *il y a un transfert psychotique*, c'est à une interpellation originée dans l'Autre, que va se poser une signification aussi énigmatique soit-elle. Il s'agit ici donc de signes et non de signifiants. Le sujet est pris pour l'Autre *comme un signe*. Il n'y a pas d'identification possible qui pourrait représenter le sujet, et assurer une identification à l'image ainsi proposée par la mère.

À ce : "Tu es" la soeur, Fabrice ne peut répondre que par un *jeu de signes* pour demander à l'autre (petit autre) qu'il

reconnaisse la vérité de ce dire de l'Autre, c'est-à-dire, que tous ces phénomènes dits de l'autisme, sont à prendre comme un ensemble de signes adressés au petit autre qui doit non pas forcément les lire à la lettre, comme s'il s'agissait de symptômes, mais plutôt en reconnaître le *dire*. Il y a donc un Dire de l'enfant autiste ou du psychotique qui s'adresse transférentiellement à l'autre - au semblable.

"Ce délire, j'ai voulu montrer qu'il s'éclairait dans tous ces phénomènes, je crois même pouvoir dire dans sa dynamique très essentiellement considérée comme une perturbation dans la relation à l'Autre et comme tel, donc liée à un *mécanisme transférentiel*", J. Lacan, *Les Psychoses*, 4 juillet 56.

Fabrice, dès le début, n'a cessé de questionner le petit autre, le semblable sur la vérité de cette place assignée à lui par la mère (le grand Autre).

Étant à cette place, il ne peut pas se poser la question de la vérité ou de la tromperie de cet Autre, puisqu'il n'y est pas, dans ce champ de l'Autre.

Il ne peut donc que la poser transférentiellement à un petit autre, un semblable "supposé savoir s'y prendre autrement avec la persécution" écrit Allouch (ce qui n'a pas été vraiment mon cas pendant longtemps, car vraiment persécuté, je l'ai été).

2) Pourquoi cette symbolisation et ce passage dans le champ du grand Autre apparaît-elle maintenant ; sans doute depuis que j'en parle en contrôle, depuis que j'ai décidé d'en parler ici, depuis que j'ai essayé d'écrire et de symboliser ce cas. Sans doute parce que de ce fait, je me suis placé *comme désirant* dans le transfert.

L'objet (a), il l'a dans la poche, nous dit Lacan, ce qui est vraiment le cas avec Fabrice et ses photos de ses voitures.

Donc, il ne peut pas placer cet objet chez le petit autre en le mettant à la place de l'Aimé, c'est lui qui est à la place de l'Eromène de l'Aimé, c'est au petit autre, ici le thérapeute, que revient la fonction de l'Aimant du désirant de l'Eraste.

"Nous n'engageons l'analyse avec un sujet psychotique que parce que nous n'excluons pas a priori que s'y produise cette bascule par laquelle l'Eromène vire à l'Eraste" nous dit Allouch (*Littoral*, n°21, p. 101).

Je voulais montrer par cet exemple que, de n'avoir pas occupé d'emblée la place de l'analyste pour cet enfant psychotique, de n'avoir pas pu soutenir mon désir, j'ai été englué dans ce travail dans une pâte imaginaire.

L'ensemble des signifiants religieux liés au patronyme, la présence de ce Père mort *sans identité, anonyme*, (père de la mère de Fabrice), m'ont conduit à orienter mon travail autour de la place de la jouissance, place où va se loger le Père mort du mythe freudien et dont Lacan nous dit pourtant "Le tombeau de Moïse est aussi vide pour Freud que celui du Christ pour Hegel" (*Écrits*, p.819).

De définir cette place comme pure *coupure*, qui se trace dans son cercle sans pouvoir s'y compter dans le champ de l'Autre, évoquée par cette coupure précise des ciseaux, me faisait penser que Fabrice ne pouvait se tenir qu'à cette place de la jouissance. En fait, j'ai négligé ce qu'il en était de son dire dans les phénomènes qu'il présentait au sujet de la réincarnation de sa soeur.

Réincarnation, à savoir :

"Incarnation dans un nouveau corps d'une âme qui avait été unie à un autre corps", alors qu'il s'agit en fait plutôt ici d'un *fantôme*, "personnage dont le souvenir hante la mémoire", qui reste pour la mère dans le registre de l'Imaginaire, alors que pour Fabrice, il est bien de l'ordre du Réel.

Bernard Dupérier

Comment j'ai commencé à recevoir des enfants ?

Depuis 10 ans environ, je recevais des adultes comme psychanalyste.

Une de mes amies travaillait dans un dispensaire d'intersecteur où l'équipe voulait s'étoffer.

Il y avait déjà là quatre psychanalystes qui recevaient des enfants, y compris des nourrissons, toutes étaient des femmes.

Elles souhaitaient un collègue homme, qui aurait de l'expérience comme psychanalyste d'adulte mais pas de connaissance particulière concernant les enfants.

Elles cherchaient un collègue qui ait "de la bouteille", alors, comme je m'appelle Dupérier, je me suis dit que je pouvais faire l'affaire.

Un peu inquiet, quand même de prendre des enfants en analyse, ce que je n'avais jamais fait, même si j'étais habitué à entendre ce qui se dit de l'enfant chez l'adulte, je me demandais ce que pouvait bien être que de se confronter aux signifiants de l'histoire d'un sujet, *statu nascendi* en quelque sorte.

J'avais en tout cas un *a priori* sur cette question : accepter de diriger la cure me semblait, dans son principe, assez indépendant de l'âge et de la situation, à quelques aménagements techniques près.

Comment un enfant vient-il à faire une psychanalyse ?

De par des considérations biologiques et sociales, un enfant est entouré.

C'est dire que la rencontre avec un psychanalyste ne peut pas procéder du seul désir de l'enfant mais de la conjonction de son désir, de celui de sa famille, de celui de quelques institutions.

Tous, il va falloir les recevoir pour entendre des uns et des autres ce qui les amène ici. Pour obtenir de l'histoire de l'enfant